

# En chute libre

Du même auteur

*Le Sang de l'Anglais*  
Hatier, 1993

*La Maison qui marchait vers le large*  
Le Serpent à Plumes, 1996

*Les Jours Kaya*  
Éditions de l'Olivier, 2000

*Ceux qu'on jette à la mer*  
Éditions de l'Olivier, 2001

CARL DE SOUZA

# En chute libre

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

ISBN 978.2.87929.852.8

© Éditions de l'Olivier, 2012.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.



## Retour à Port-Benjamin

Je ne vois pas le visage de mon adversaire. Nous nous sommes rejoints à la hauteur du filet pour le tirage au sort. Il garde la tête détournée, l'une de ses pommettes saille, luisante de sueur après l'échauffement. J'ai l'intention de le traquer pour l'examiner comme un entomologiste le fait d'un spécimen, du bout de sa pince. « Kumarsamy, c'est un foutu bâtard, il n'a aucun respect... » a dit de moi Jason, l'entraîneur anglais. Si le sort joue en ma faveur, je vais opter pour l'autre côté du court afin d'en déloger ce type qui semble refuser la confrontation, quitte à lui abandonner le service.

Le brouhaha des gradins enfle, une voix inarticulée annonce la rencontre au micro. Je ne saisis qu'un nom, « *Jeremy Kumarsamy from Fernandez Islands* », des bribes d'hymne national – quelques mesures du *God Save the Queen* britannique suivi d'un autre hymne que je ne reconnais pas. Il esquisse des étirements, piaffé. Je ne bronche pas, le regarde comme une proie.

De taille moyenne, large d'épaules et bien en jambes, il a le cheveu dru, le teint brun. Je sais que son style inhabituel fait l'objet de controverses, qu'il en laisse plus d'un perplexe. Personne ne s'explique son ascension, sinon par effet de surprise. Quand sa technique peu orthodoxe sera devenue plus familière, ses victoires s'espaceront et il se fondra dans la masse de ceux qui ne trouvent pas l'ouverture vers le sommet... Il va tenter de m'imposer ce jeu athlétique qui tient du badminton asiatique, il s'agira de le contenir. Mais sa gymnastique recèle aussi un esprit calculateur, un solde d'influence européenne

sans que ses coups s'ordonnent pour autant comme ceux des Anglais ou des Danois. Celui-là, il ne faut pas l'aborder comme les autres : surtout éviter de passer à l'attaque immédiatement. Retourner les volants et, sans en avoir l'air, lui laisser l'initiative en attendant que se présente la faille.

Je me retrouve sans transition à poursuivre un volant qui papillonne çà et là. À peine quelques échanges, j'ai déjà le souffle coupé. J'essuie des smashes qui surgissent de nulle part, avec un bruit assourdissant, répercuté par le toit d'Albion Hall, l'ancienne église convertie en gymnase. Pourtant, la rencontre avait débuté dans un stade de renommée internationale, probablement l'ovale de Kuala Lumpur et non ici à Port-Benjamin.

Cet adversaire occupe mes pensées, semble chez lui dans mon rêve fiévreux. Comme dans la bâtisse de style néogothique où j'avais mes repères – mais, Albion Hall, cela fait plus de dix ans que je n'y ai plus mis les pieds. Notre différence d'âge se ressent : sa jeunesse lui permet une omniprésence de part et d'autre du court, il connaît chaque planche où se posent ses pieds, la moindre poutre que frôlent ses volants. Il me met à nu devant tous. Littéralement. En proie à un bref accès de pudeur je veux cacher mon corps mutilé, le moignon de ma jambe. Pourtant, ma résolution de ne pas céder me pousse à l'affronter malgré tout.

Ses dernières attaques dans mon sommeil révèlent une impétuosité que je ne parviens pas à apprivoiser. Elles ne cessent de varier, m'humiliant tout en l'exposant à une réplique que je ne trouve pas. Ce que je tente contre lui depuis mon invalidité manque désespérément d'énergie et meurt avant de l'atteindre. L'ayant réalisé, il baisse la garde, batifole. Subitement, en réaction à une imprudence de sa part, un smash quitte ma raquette et l'atteint au corps, de plein fouet. Il me regarde surpris, blessé même, j'ai honte de ma brutalité. Son visage d'enfant me revient – je reconnais alors le gamin que j'étais. Avant mon retour dans la maison familiale, ça ne m'était jamais arrivé de me regarder ainsi en face.

Avec l'immobilité de mon corps, je prends conscience de cette maison que je n'ai pas vue se vider de ses habitants. Ma propre défection est flagrante : si les raisons officielles de mon départ pour l'Angleterre semblaient honorables à l'époque, le fait que je sois resté absent de Port-Benjamin si longtemps génère un sentiment de culpabilité qu'augmente le dévouement d'Ivy.

Mes yeux s'ouvrent, j'appelle spontanément Ivy. Le claquement des cisailles d'Alaiarasan, depuis le jardin, me répond : ma mère est sortie et l'a laissé en charge de la maison. Sans Ivy, ne reste qu'une baraque désespérée qui, comme Alaiarasan et moi, attend. Perclus dans un transat sous la véranda, accablé par la chaleur de cette fin de journée et ce rêve récurrent, j'essaie de me faire une raison : ses soins irréprochables ne me soulageront pas. J'ai appris à vivre avec la souffrance physique, elle participe au recouvrement de mes sensations. Je traque les grignotements des termites dans les cloisons et les grésillements dans le boîtier de raccord électrique, je frissonne quand se faufile depuis la cave, par les interstices du plancher, un courant d'air alimenté par le vent du large. Ce foisonnement de perceptions minuscules me rassure.

Ce que débite la radio m'atteint par vagues : « En ce 2 mai 1982, le sous-marin nucléaire *HMS Conqueror* a coulé le croiseur *General Belgrano*, tuant 323 marins. » C'est la guerre aux Malouines. Suit, sans transition, une étrange musique du groupe Queen. Sur la table, laissés par Ivy à portée de main, un thermos de café, des biscuits, une pomme et le *P.-B. Times*. Un ventilateur cliquette, inlassable et inefficace.

Le soleil qui se couche dans le lagon en face de la maison baigne la véranda. Quelques turbulences à la surface de l'eau me parviennent au travers de douloureux éblouissements et le moindre bruit prend une allure d'événement à cette heure en suspens. Il faut que je me lève.

Il faut que je me lève pour faire échec au sommeil et au duel dans lequel il me jette continuellement. Si dans mon rêve, le théâtre de mes échanges varie, je réalise, durant les courts intervalles où la fièvre me laisse en paix, que cette rencontre, je dois la disputer hors de mon sommeil, et qu'elle me mettra aux prises avec l'enfant que j'étais. Il faut que je me lève pour suivre des yeux la grève jusqu'à la baie où s'est dressé le Don Diego, en réalité le Don Diego Fernandez, Golf & Spa, au milieu de bungalows qui semblent avoir été fabriqués en série à Bali, des voiles multicolores des dériveurs en attente sur une plage artificielle quotidiennement peignée, des paillotes, des dattiers transplantés. Il faut que je me lève parce que j'ai décidé de me mouvoir une demi-heure par jour ; personne, aucun médecin ne l'a exigé – on me l'a même déconseillé. « Avec toi, Jeremy, on n'a jamais raison », se désespère ma mère. Il faut que je me lève pour baisser le son de la radio et renvoyer cette putain de guerre à ses protagonistes, l'Argentine dont je ne connais que l'équipe de foot et la Grande-Bretagne avec laquelle nous n'avons plus rien en commun. Il faut que je me lève pour infliger une juste déconvenue à Ivy qui croyait que cette boustifaille laissée à mes côtés remplacerait sa présence, que le sommeil préviendrait mes incartades jusqu'à son retour. Qu'elle me trouve debout, même si les cannes anglaises me mordent les bras.

Pressant sur les accoudoirs, je me redresse. L'opération aligne les vertèbres, rétablit un semblant de cohérence entre les différentes parties d'un corps dont je perds parfois toute notion. En équilibre sur ma jambe valide, je sens se brouiller ma vue suite à l'effort. C'est un vertige que j'apprends à gérer : je persiste à me maintenir ainsi, j'alloue au sang le temps qu'il faut pour m'irriguer le cerveau, m'astreins à respirer. Des cris, pointus comme des appels d'oiseau. Des gamins s'interpellent sur la grève, ils apparaissent dès que se retire la mer et, tels les échassiers, glanent tout ce qui bouge. Sans doute ont-ils résisté à l'épreuve des années, comme Ivy, comme sa maison... Dès que se redessinent les lignes de la véranda, je me

détourne de la baie et déclenche des gestes brefs pour m'emparer des cannes appuyées au dossier du fauteuil.

En réaction à mes manœuvres, le claquement des cisailles d'Alaia-rasan se fait plus frénétique. L'ancien pêcheur s'est inféodé à ma mère comme il l'était à Samy, mon père, à l'époque où il l'accompagnait en mer. Ivy lui a ordonné de se tenir à ma disposition en cas de besoin – il s'empressera de l'informer de mes imprudences. Passant devant la véranda, il me coule un regard soupçonneux, tandis que je fomenté le plan de lui faire faux bond.

De quoi veut-elle me préserver? Craint-elle que je me jette par-dessus le brise-lames et me soustraie au monde? Que j'ouvre le portail pour aller en ville constater ce qui a changé durant mon absence? Elle m'en fait un compte rendu crédible: le vieux marché démoli, on doit se contenter de la foire en plein air; le bâtiment de la Cour suprême abrite le Parlement... « Et Albion Hall? » Ivy poursuit comme si elle n'avait pas entendu: l'hôpital est dans le même état, la maison du gouverneur reste inoccupée, ils ne savent qu'en faire, le Monument de la Réconciliation construit après les émeutes est une horreur... Ivy se tait soudain, je l'ai engagée dans une exploration qu'elle ne souhaitait pas. Sa virée quotidienne traverse la ville selon un parcours immuable qui évite les nouveaux quartiers et les décombres auxquels on n'a pas touché depuis les troubles.

Le premier pas, *généralisé par un basculement nécessaire du corps en avant*, un geste quotidien qui, désormais, nécessite une mobilisation. La voix du docteur Henrik Knudsen, notre ancien voisin qui m'entraînait, enfant, résonne toujours en moi. Il s'agissait d'aller cueillir un volant au filet et sa description dramatisée d'une *chute déli-bérée rattrapée par la projection d'une jambe* me paraissait ridicule. Aujourd'hui, l'état dans lequel je me trouve coupe court à la suite de la séquence logique, la rotation du bassin, *l'appui s'effectuant sur la jambe opposée*.

Je traverse la véranda, la gorge nouée. Dans cet océan de carreaux, qu'elle lustre à la cire, je me dis que, si j'atteins le perron, ce sera un miracle. J'escamote les derniers mètres pour m'affaler sur la balustrade, haletant. Je me redresse pour faire face à Alaiarasan. Campé sur mon unique jambe, je parviens, avec une canne, à fendre l'air comme je le ferais d'une raquette. Le sifflement fait sursauter le vieil homme dont l'appréhension atteint son paroxysme quand j'entreprends une descente des marches. Bien que surpris par l'atterrissage sur le sol mou où s'enfoncent mes cannes, je me mets à piocher avec hargne vers la mer. J'attaque les quelques marches qui escaladent le brise-lames, assez large pour que je m'installe sur ce muret. Sa construction date du cyclone après que la furie des vagues a ravagé l'arrière-pays, aussi bien la ville basse que les cultures. Les manuels de géographie apprennent aux enfants qu'il freine aussi l'érosion. Mais il désigne surtout aux oisifs, qui arpentent le lagon asséché à marée basse, la frontière à ne pas franchir vers les habitations.

Une petite brise du sud-est, iodée, me cueille, j'emplis mes poumons, systématiquement pour que mon souffle s'apaise. Je me surprends à faire le geste des pêcheurs avant de hisser la voile pour estimer la direction du vent, m'humecte l'index de salive et le brandis. La brise est si légère qu'on pourrait peut-être...

On ne pourrait rien : à quoi bon jauger la direction du vent ? Il peut souffler comme bon lui semble, plus le moindre volant ne s'échangera ici. « *Any way the wind blows – Doesn't really matter to me, to me...* » me rappelle, par bribes, Queen à la radio.

Je me retourne, la maison n'a guère changé, seules ses tuiles en terre cuite ont été remplacées par des feuilles de tôle. Colmatée de toutes parts, elle résiste aux intempéries tandis que celle du docteur Henrik, plus petite, construite à la même époque et dans un style similaire à mi-chemin entre la case indonésienne et le bungalow colonial, a des volets qui pendent et semble attendre la démolition depuis le départ de son propriétaire.

Alaiarasan s'est rapproché et, hypocritement, farfouille dans un massif de géraniums. « Où est la *Petite Aline*, Alaiarasan ? » L'ancien pêcheur, rejeté ici par la mer, ne veut pas parler de cette embarcation. « Madame Ivy bientôt revenir... » « La pirogue, hurlé-je, t'écoutes au moins, qu'est-elle devenue ? » « Madame Ivy est allée à l'hôpital, chercher des médicaments, va pas tarder, qu'elle a dit. »

Alaiarasan est une tête de mule. La disparition de la *Petite Aline* – comment pourrais-je l'ignorer ? – est due à son abandon par Samy. Mon père l'a délaissée, son compagnon de pêche l'a aussi répudiée. Alaiarasan gratte le sable à la manière des chiens d'Ivy, une façon de marquer le territoire dont elle lui a confié la surveillance. Fait mine d'extraire une mauvaise herbe, y parvient sans grand mérite car le sol gorgé de sel n'offre pas beaucoup de prises aux racines. « C'est pas une bonne idée, Alaiarasan... » « Quoi ? » « De désherber... »

Alaiarasan hausse les épaules. Désherber, arroser ou enfoncer des boutures de géraniums selon les recommandations d'Ivy, ça lui est égal, c'est un homme de l'océan, pas un jardinier. La mission d'Ivy lui change les idées. Je n'avais pas l'intention de le blesser et tente de m'accroupir précautionneusement à côté de lui pour l'aider. Mais ma jambe ne me soutient pas et je tombe assis par terre. J'essaie de sauver la face en empoignant une motte d'herbe sur laquelle je tire. Elle résiste et quand j'y mets plus de force, les tiges coupantes du chiendent me tailladent les mains. Je devrais accepter mon état, m'avouer vaincu, demander à Alaiarasan de m'aider à me relever, me sortir de cette position ridicule, en peignoir et pantoufles, à lutter contre une graminée. J'entends mon cœur battre la chamade. Penché par-dessus mon épaule pour mieux voir, Alaiarasan n'ose dire un mot. Je n'aurais jamais dû essayer, mais elle ne m'aura pas, je viens de voir faire Alaiarasan qui est âgé et ne peut avoir plus de force que moi... Un faible craquement : une racine a cédé, les autres vont suivre, elle abdique, putain de motte, et je pars à la renverse dans une pluie de

sable qui nous asperge, Alaiarasan et moi, pénètre dans mon peignoir, ma bouche, mes yeux, mes cheveux...

Je crache, pleure. Nous rions en brandissant nos mottes d'herbe. Moi très franchement, encore allongé et écoutant résonner ma voix, un grand rire que je destine à la maison, à cette motte que je tiens à bout de bras, à Ivy qui va nous surprendre. Alaiarasan, lui, se laisse aller à de petites secousses de son thorax incurvé, ses yeux se résument à deux plis.

« Gros poisson ! » me dit-il en désignant la motte d'herbe.

Je m'attaque à une autre, mais plus adroitement, fort de la première expérience, en empoignant les tiges les plus solides et en calculant l'angle de traction. Alaiarasan s'y met aussi, fier de ma présence à côté de lui. Nous avons vite fait de dégager la partie du jardin accolée au brise-lames, alignant les mottes d'herbe comme des prises marines. Je suis à bout de souffle, suant à grosses gouttes dans mes vêtements souillés. Alaiarasan continue frénétiquement comme s'il avait découvert un sens nouveau à sa vie. Je regrette de l'avoir entraîné dans cette tâche, il va claquer là, au milieu de cette étendue sablonneuse retournée, sans que je puisse venir à son secours. Je ne saurai qui appeler à l'aide et Ivy s'en prendra à moi. Avec raison, il aurait fallu que je demeure sagement assis dans mon fauteuil. Nous nous heurterons, on aura des mots durs, les choses prendront des tournures imprévues, il en est ainsi depuis mon retour.

« Arrêtons un peu... » murmuré-je à Alaiarasan. Tout en m'aidant à me remettre debout, il secoue la tête, et m'indique ce qui reste à faire, nous n'aurons jamais terminé avant que tombe la nuit. Dépité, j'amorce mon retour pour aller me laver et chercher à boire.

Sous la douche, l'eau me mord la nuque, froide et impitoyable, avant de m'enserrer le torse jusqu'à m'en faire perdre la respiration. Puis elle gagne mon bas-ventre. La douche ponctue mes chaotiques journées, elle chasse sueur et poussière. Tandis que l'eau ruisselle, je



dresse l'inventaire de ce qui m'a filé entre les doigts. Me manquent le goût d'aliments interdits par un régime strict, la chaleur d'une femme, les bruits de la ville qui ne me parviennent qu'étouffés et distants... J'éprouve envers ce corps, qui porte encore les empreintes d'un entraînement intensif, une sensation d'étrangeté. Alors que je suis aux prises avec des douleurs étonnantes, exposé à une désintégration de moi-même, mon esprit demeure une entité que cette perspective ne choque pas.

«Tu as été courageux», me dit Ivy qui s'est inventé une version héroïque de ma convalescence. Peut-être parvient-elle à cette conclusion parce que je ne me plains jamais, subissant en silence les injections et autres invasions de ma personne. Je regarde les cicatrices sans état d'âme – le courage n'a rien à voir là-dedans, j'ai mis simplement la vie au défi.

Quand je me présente dans la véranda, les lumières de l'hôtel se reflètent sur le lagon. Les battements d'un tambour chauffé au feu de bois, qui autrefois sonnaient l'alarme, se répercutent, lourds et angoissants. Je suis resté trop longtemps sous la douche, Alaiarasan n'est plus là, le broc d'eau que je lui destine est inutile, je n'aurais pas dû le laisser seul. Je me demande ce qui nous a poussés à nous mettre à cette tâche. L'herbe arrachée a été emportée, l'espace dégagé de sable blanc s'étale, fantomatique dans le crépuscule, redevenu un court. Au prime abord, il me semble parfaitement inutile non seulement à cause de mon état physique, mais parce que je n'y verrai plus évoluer celle qui le régissait.

## Felicity, l'après-midi

Felicity était revêtue des après-midi de Port-Benjamin, de leur blancheur éthérée, leur durée indéterminée. Au début de ces années 60, les bureaux fermaient de plus en plus tôt, on s'empressait aux abords du golf, on s'embarquait pour la pêche, on assaillait le bar d'Albion Hall dans une frénésie que seul pouvait expliquer le pressentiment que la vie à Port-Benjamin ne serait plus la même.

Depuis la Seconde Guerre mondiale, un corps d'armée composé de soldats locaux et d'officiers britanniques, aux équipements périmés, avait été maintenu en poste. Il paradait le jour de l'anniversaire de la Reine, mais on ressentait son inefficacité dans les îles lointaines où les troubles se faisaient fréquents.

Les après-midi à jouer au badminton sur le court de sable avec Felicity, la sœur cadette d'Ivy, suspendaient le temps. Dans la tête de Jeremy, le spectre opalin de sa tante danserait toujours dans une vieille robe de bal, décolletée et trop large, au milieu d'éclats de cette fin de journée, sillons des pirogues, vaguelettes près des récifs, saut furtif d'un banc de mulets. Quelquefois, dans sa course, le volant s'y confondait, leurrant le gamin. Entraîné dans une chute spectaculaire, il gisait, le nez dans le sol corallien. L'odeur putride de la vie qui s'y abritait lui envahissait les narines. Entre l'infini du ciel où errait le volant et ce morceau de sol où chaque grain de sable se détachait, la transition était abrupte. Plein de ressentiment, tel un mollusque sur le fond marin, il demeurait dans l'attente stoïque d'une réaction de Felicity. Que diable fabriquait-elle? Jeremy devinait, au-dessus de

sa tête, des nuages cotonneux et blafards, statiques, oubliés par les alizés. Entendait, ponctuant le grondement des brisants, les lugubres appels des phaétons venant du large, ailes fatiguées, nicher dans la mangrove. Il devinait qu'elle profitait de l'arrêt pour se tourner vers la maison du docteur Henrik qui épiait ses moindres faits et gestes, puis vers le portail où apparaîtrait Ivy après sa réunion de dames patronnesses. Avant que son regard s'égaré hors des limites du terrain, au-delà du brise-lames et de l'unique passe entre les récifs, là où pointerait bientôt la pirogue de Samy.

« Ça va, Kopsen ? » demandait-elle, se reprenant subitement.

Ainsi affublé du nom du champion danois qui écumait les tournois de badminton du « All-England », le gamin pardonnait à Felicity ses absences dans la partie. Il se remettait sur ses jambes, geignait un peu avant de reprendre le jeu.

Ils s'armaient de leurs raquettes chaque jour, quand bien même soufflait une brise du sud-est. Telle une joueuse de grande paume utilisant à bon escient la toiture de la galerie pour faire rebondir la balle vers l'intérieur, Felicity savait s'allier la poussée des alizés. Elle frappait délibérément en direction de la mer, espérant l'effet boomerang. « Le coup de la banane », s'exclamait-elle fièrement en gonflant ses biceps longilignes. Il arrivait néanmoins que le vent la trahisse en mollissant subitement. Quand la marée était basse, il revenait au gamin, devant l'air chagrin de Felicity, d'escalader le brise-lames pour récupérer le volant de l'autre côté, s'écorchant genoux et coudes contre la surface rugueuse du muret. Elle l'aidait à descendre en lui tenant le bras, tour à tour l'encourageant et se confondant en excuses : « Vas-y, Jeremy, il est à ta portée, regarde, juste entre les coraux. » Il sentait tout près, dans son cou, ses boucles rebelles et son souffle, touchait le fond vaseux, craintif, au milieu d'invisibles bestioles. « Mets le pied un peu plus à gauche, pas sur l'oursin, idiot, pardonne-moi, je suis si maladroite... » Et elle lui

promettait de ne pas récidiver, de frapper simplement vers lui, désormais.

Souvent, en classe, écoutant d'une oreille les énoncés mathématiques, il entendait siffler le vent dans les aiguilles des casuarinas. Au comble du désespoir sur la route du retour à la maison, il maudissait la mer, ses moutonnements et les embruns qu'il essayait par à-coups. Les habitués des courts de tennis, les enragés des terrains de foot pourraient, eux, évoluer sans problème, tandis qu'avec la meilleure volonté du monde Felicity et lui ne parviendraient pas à orienter le moindre volant. Sa frustration le poussait jusqu'à lui en vouloir à elle, qui jamais n'exprimait de regret devant les conditions climatiques et le laissait seul à broyer du noir.

Mais si, par miracle, la surface de l'océan se déridait, Jeremy démarrait en trombe et courait vers la maison pour la harceler : « C'est bon, aujourd'hui. » Avait-il besoin de lui faire remarquer le calme propice, n'avait-elle pas deviné son état d'esprit ? Elle prenait son temps : « Oui, pas mal, on ne peut pas s'attendre à mieux en hiver... » « Mais il fera nuit plus tôt, dépêche-toi, on ne pourra pas faire dix points. » Il tournait comme un lion en cage, se demandant la raison de ce supplice en la regardant penchée sur l'aquarelle qui l'avait tenue occupée depuis des heures. Dix points, c'était sur quoi ils étaient tombés d'accord, ou plutôt ce qu'avait décidé Felicity. Il s'agissait d'imprimer le plus long va-et-vient possible au volant, comme cela s'était toujours fait avant que les Anglais imposent leurs règlements. Tous auparavant s'étaient amusés ainsi, avec divers projectiles emplumés : geishas en kimono maniant des battes aux vives couleurs pour fêter l'année nouvelle, mignons en dentelles à la cour du roi de France. Ces images d'Épinal, qui faisaient du jeu de volant une occupation efféminée ou un sport de plage, ne dérangaient nullement Jeremy tant que c'était Felicity qui était en face de lui. Ce à quoi ils s'amusaient n'avait qu'un lointain rapport avec les joutes réglementées par la Badminton Association of England, telles qu'elles se pratiquaient à Albion Hall où régnait Samy, le père du gamin. Felicity et Jeremy

tenaient secrètes leurs propres règles. Un gêneur approchait-il, ils ne criaient plus le score à tue-tête mais l'indiquaient subrepticement par le nombre de doigts, communiquant tels des sourds-muets. Il y avait les coups spéciaux : frapper le volant entre les jambes valait deux points, Felicity s'en attribuait trois pour le coup de la banane. De temps en temps, elle introduisait de nouvelles contraintes après avoir observé les joueurs chevronnés d'Albion Hall, interdit aux enfants, ce qui mettait Jeremy dans l'impossibilité de la contester.

Felicity s'était mise à la peinture sur les conseils de Vera Jenkins, la seule amie qu'elle avait, qui voulait la protéger de sa réputation de désœuvrée. Les Jenkins habitaient à Samson Island, à une vingtaine de miles au sud de l'archipel, où Vera occupait le poste d'infirmière en chef de l'hôpital. Mais Jeremy ne l'avait pas rencontrée, Vera n'était jamais invitée à la maison. Jeremy s'était heurté pour la première fois à un domaine où aucune intrusion n'était admise. On s'inquiétait de palettes de porcelaine, de tubes de peinture ou de pinceaux à commander de Kuala Lumpur. Quand Jeremy avait tenté de découvrir le produit de cette agitation, il avait été éconduit. Mais une fois, en regardant par-dessus l'épaule de Felicity, il avait aperçu une esquisse du débarcadère de Port-Benjamin, une jetée accourcée d'un toit en tôle. La main hésitante de Felicity ne lui avait pas épargné son délabrement, y avait entassé des cageots de volailles et l'avait peuplé de dockers allongés à même le sol, cuvant quelque désespoir. Il avait semblé au gamin qu'elle avait donné l'image la moins ragoûtante possible du port. Le croquis de Felicity révélait un monde temporaire et fragile. À Jeremy, jamais ne serait venue l'idée de choisir cet endroit comme sujet. Les Îles décrites par les films News Pictorial du département de l'Information étaient paradisiaques même si Sammy regardait de haut ces reportages pleins d'images colorées de « natifs » dans des manifestations folkloriques, mais son père pestait contre tout.

Ivy avait fait partie d'un contingent médical de volontaires, envoyé à Port-Benjamin juste après la guerre. Elle avait rencontré Samy, l'avait épousé. Felicity les avait rejoints à la naissance de Jeremy pour aider sa sœur dans ce pays perdu, mais aux dires d'Ivy, elle n'avait jamais été d'une grande assistance. Il semblait que tout le monde l'avait précédée à Port-Benjamin et que les années qui passaient ne changeaient en rien son statut de nouvelle venue. Elle déambulait sans bruit dans la maison, traversait le jardin, s'y promenait comme au milieu d'un paysage étrange. Sitôt mettait-elle les pieds hors de chez eux qu'on la reconnaissait, son air hagard faisait qu'on en avertissait Ivy. Le troupeau de bœufs savait rentrer seul à la nuit tombante, les pirogues, avant la marée basse. Tout dans Port-Benjamin trouvait tôt ou tard sa place, sauf Felicity. Personne, pas même les Anglais les plus récemment arrivés en poste, n'avait l'air autant en transit qu'elle.

Elle se tenait à la lisière d'une photographie datant de l'année de son arrivée, son frêle profil osant à peine pénétrer le champ. Ivy, épaissie par sa récente maternité, installée sur un divan, occupait l'espace. À ses côtés, son mari, un peu roide, en uniforme de sous-officier. En équilibre presque sur les genoux de l'homme, un poupon, et accrochés à lui, comme des tendeurs, les regards des autres. Celui d'Ivy en particulier : tant qu'elle était là, les couvrant de sa bienveillance, les choses ne pouvaient que se maintenir, le bonheur durer. On avait expliqué à Jeremy que c'était une photo de son baptême. De Samy, Ivy disait qu'il était très photogénique et les albums livraient constamment ce masque aux traits réguliers sous la chevelure d'un noir de jais. Quelques années plus tard, on s'aperçut que la photo avait été mutilée, la silhouette de Felicity découpée. Ivy accusa sa sœur, malgré ses protestations, de défigurer les souvenirs de la famille pour s'en extraire.

Ivy et ses amies se démultipliaient dans des œuvres sociales, qui se portant volontaire à l'hospice, qui se dévouant pour les sinistrés du cyclone Caroline, le premier que connaissait le pays depuis une

quinzaine d'années. On avait construit au petit bonheur comme pour occuper le plus de terrain possible et la violence des rafales ramenait aux sensibles réalités de la vie dans la colonie. Caroline augurait d'obscurés échéances que conjecturaient ces années 60 – la fébrilité, une mobilisation déjà, tissait un filet protecteur afin de parer à un désastre encore plus grand.

Les parties de badminton auxquelles se livraient Felicity et Jeremy, si futiles, se déroulaient en l'absence d'Ivy. Elle se rendait à une réunion chaque jour après les avoir avisés de ce qu'elle attendait d'eux. De Jeremy, qu'il s'attelle à des devoirs dont personne à l'école ne se souciait. Et de Felicity, qu'elle termine la préparation du dîner, autant dire rien, puisque tout avait été prévu dans le moindre détail. Alors? Qu'elle fasse du repassage, du balayage, n'importe quoi, mais qu'elle ne reste pas à errer comme une âme en peine dans le jardin.

L'incompétence de Felicity n'apparaissait jamais autant que lorsqu'on recevait et que la maison se trouvait prise dans des tourbillons inhabituels. Après avoir pitoyablement essayé d'aider sa sœur et avoir été accusée de la ralentir, elle allait rejoindre, penaude, les invités qui la regardaient avec suspicion. On s'interrogeait sur sa vie, on lui opposait un barrage de questions qui sondaient ses occupations, ses lectures, ses fréquentations... Si le temps était doux, on jouait au badminton. Jeremy la regardait, laissée momentanément sur la touche par les invités de ses parents. Sur son visage, se lisait le cours du jeu : un sourire devant l'audace d'un coup, un soupir pour un dégagement parti se loger dans les arbres, une tension de la mâchoire tant qu'un échange ne se dénouait pas. Cependant il se trouvait toujours un convive pour lui proposer une partie. Jeremy la voyait, hésitante, s'avancer sur le court et en éprouvait une sourde rage. Envers ceux qui la lui enlevaient, envers elle qui acceptait l'invitation. Elle paraissait gauche et vulnérable tandis qu'on lui détaillait galamment, sur ce qui était son territoire, la complexité des règlements, qu'on

l'assommait de conseils. Sous les regards lourds de ceux qui observaient de la véranda, Felicity bridait sa créativité. Ce vent taquin, capable de rendre la tâche des joueurs si ardue, semblait s'apaiser et la baie se tenait au garde-à-vous pour que tout se passe selon leurs normes. Ivy, convaincue qu'elle provoquait sciemment ces situations, la tournait en dérision.

Assis sur le perron, Jeremy captait des bribes de conversations : « Quel avenir ? » « Notre vie ici est derrière nous... » « Pensais à elle, pas à nous, elle est encore si jeune... » « Ce n'est plus une enfant, elle a seulement huit ans de moins qu'Ivy... » « On ne dirait jamais, pourrait être sa fille... » « Arrêtez, les choses sont assez compliquées comme ça... »

Felicity et Jeremy avaient joué même pendant le cyclone. Quand on avait été averti de l'approche de Caroline par la météo, Samy avait été mobilisé à la caserne. Enfermés dans la maison, Ivy, Felicity et Jeremy avaient poussé les meubles contre les portes. Le garçon gardait un souvenir fort de ces moments où ils avaient lutté côte à côte sans échanger un mot. Dès l'apaisement abrupt et temporaire des vents quand ils s'étaient trouvés juste dans l'œil du cyclone, Ivy avait ouvert la porte sur le paysage chaviré des alentours, d'une mer rugissante qui ne savait plus où elle en était, d'arbres pendant aux câbles électriques tels des fugitifs abattus. Elle avait jugé bon de partir aux nouvelles tout en leur recommandant de rester à la maison. Jeremy résistait à la tentation de rejoindre sur la grève une bande d'enfants bravant l'assaut des vagues, à l'affût de débris rejetés par la mer.

Felicity avait inspecté le court qui s'était garni de deux petites mares logées dans les concavités creusées par les pas fébriles des joueurs. Sans mot dire, elle était allée chercher les raquettes. S'était mise à sauter pieds nus au-dessus des flaques d'eau tiédie par la réapparition du soleil. Ses vêtements trempés lui collaient à la peau, elle avait raccourci sa jupe en en glissant des pans sous sa culotte, ses



Londres . . . . .	190
Malliga. . . . .	203
Heather . . . . .	211
La serre . . . . .	219
Incursion . . . . .	231
All-England . . . . .	234
Lucas . . . . .	243
Colère . . . . .	250
Jason . . . . .	259
Les fleurs d'Ivy . . . . .	266
Les Jeux de l'Empire. . . . .	276
St. Patraig Infirmary. . . . .	288
Opprobre. . . . .	295
Zéro partout . . . . .	310

Réalisation : PAO Éditions du Seuil  
Achevé d'imprimer par Normandie Roto Impression s.a.s.  
à Lonrai (Orne)  
Dépôt légal : novembre 2011. N° 819 (00000)  
Imprimé en France